



Présentation « Tout sur mon père »

Louise Grenier

DANS **LE COQ-HÉRON** 2004/4 n^o 179 , PAGES 9 À 12
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0335-7899

ISBN 2749202744

DOI 10.3917/cohe.179.0009

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-coq-heron-2004-4-page-9?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



Présentation « Tout sur mon père »

érés | *Le Coq-héron*

2004/4 - no 179

pages 9 à 12

ISSN 0335-7899

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2004-4-page-9.htm>

Pour citer cet article :

"Présentation « Tout sur mon père »", *Le Coq-héron*, 2004/4 no 179, p. 9-12.

Distribution électronique Cairn.info pour érés.

© érés. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Louise Grenier



Présentation

« *Tout sur mon père* »

Les mythes et les légendes archaïques nous montrent le pouvoir illimité du père, et l'usage sans retenue qui en est fait, sous un jour très sombre. Kronos dévore ses enfants comme le sanglier la portée de sa femelle ; Zeus châtie son père et se met à sa place¹. Nos rêves et nos fantasmes ne cessent de pointer en direction d'une imago de père tout-puissant qui incarne la jouissance absolue. Le père est rêvé, imaginé, construit sur les ruines de la Mère primordiale, cette figure mythique des tout premiers débuts. Il n'est pas aimable car il est dévorant comme la bouche-sexe de la femme possédée par lui, il n'est pas aimé car il est destiné à être castré par le fils. Le destin psychique du « père » est d'être questionné, poursuivi, accusé, disculpé, castré... tué enfin ! Il s'écrit au fil des textes et des discours qui en dessinent les figures pour en extraire la signification, la fonction ou le rôle.

Le père reste insaisissable dans sa réalité charnelle, on ne l'approche qu'à travers des mots, des monuments, des symboles. Sinon, dans l'angoisse. Entre toute-puissance et castration, il apparaît au carrefour de la trajectoire identificatoire des fils et des filles. Condition de la reconnaissance du sujet désirant, il ne cesse pourtant de lui échapper. Intouchable, mort peut-être... Mais le père n'a-t-il pas toujours plus on moins partie liée avec la mort, avec le deuil ?

Dans le film *Tout sur ma mère* d'Almodovar, le silence maternel désigne la place vide du père. Seule, la mère aurait pu donner un père à son fils. Elle n'en fait rien. Son silence troue l'espace de la représentation, gomme l'Image du père de la psyché du fils. À la fin, le père ressemble à un fantôme pathétique portant le deuil de sa masculinité et de sa paternité.

Du père hors de nous au père en nous, du père historique au père imaginaire, n'y aurait-il qu'un pas, que le pas du père qui se fait entendre dans l'oreille du psychanalyste ? Comment témoigner d'une écoute du père et de la paternité dans et hors de l'analyse ? Comment donner la parole aux fils et aux filles en quête d'un père dans la mémoire de leur mère ? Que dire du *malaise*

1. S. Freud, 1900, *L'interprétation des rêves*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973.

dans la paternité si souvent évoqué en psychanalyse ? Que penser des discours médiatiques en tant que reflets des fantasmes d'engendrement, de procréation (assistée ou non), de monoparentalité, d'hétéroparentalité ou d'homoparentalité ? Une nouvelle terminologie s'imposerait-elle pour définir une « nouvelle parentalité ? »

L'enfant qui s'étend sur nos divans « a mal à son père », selon une belle formule de Françoise Dolto. La paternité elle-même est en souffrance, et sa carence sous-tend, non seulement les symptômes névrotiques, psychotiques et somatiques, mais la violence des uns et la terreur des autres. Une réflexion psychanalytique sur les pathologies de la « parentalité ² » pourrait-elle nous aider à distinguer les aléas de la fonction du père de l'exercice quotidien de la paternité ? Comment penser l'ambivalence des hommes à assumer la paternité sans la confondre avec un duplicata du rôle de la mère ? Comment penser la fonction du père en tant que marqueur de la différence des sexes et des générations ? Sans oublier l'impact de la technologie, de la médecine, de la pharmacologie pour suppléer aux insuffisances des hommes à procréer ? Voilà quelques-unes des questions qui furent à l'origine de ce dossier sur « le père ».

L'image du père oscille entre le trop de jouissance et le pas assez de puissance. Difficile pour les fils et les filles de s'y rapporter sans perte. La psychanalyse, qui pose le père comme seul garant de la Loi de la culture et de l'interdit de l'inceste, est-elle en mesure de répondre aux problèmes que soulève la clinique actuelle ? La question n'est plus seulement de savoir qui est le père (la parole de la mère et le test génétique en faisant foi), mais de ce que cela veut dire « être un père » réellement, imaginativement et symboliquement.

Un fil conducteur traverse les textes publiés ici : impossible de dissocier la question du père de celle du désir de la mère. Le père est présenté comme une fonction, une figure de la Loi ou une image. Le rapport au père historique, à cette figure particulière de l'histoire personnelle du sujet y est moins abordée. Comme si « parler du père », parler de « l'expérience du père », avait quelque chose de transgressif, de malaisé ou de douloureux.

Lina Balestrière interroge « le déclin du père » dans nos sociétés permissives. Elle relève cette tendance bien connue des analystes à rattacher « la fonction paternelle à sa composante d'interdit et de séparation par rapport à la mère. » Dans « Le père, opérateur de conflictualité », elle émet l'hypothèse que le père ne désigne pas une opération psychique particulière, mais une opération métapsychologique qui permet l'élaboration de la violence pulsionnelle du sujet. Entre une conception du « père freudien » à la fois pervers et rival phallique, protecteur et persécuteur, jouisseur et interdicteur et celle du « père lacanien » qui sauve l'enfant de la mère incestueuse, dévoratrice de son produit, Lina Balestrière indique les voies d'une recherche basée sur le renoncement à la pensée binaire d'une mère incestueuse et d'un père castrateur. Elle invite enfin à une réflexion sur les causes du désinvestissement des fonctions maternelle et paternelle dans nos sociétés et propose à une investigation accrue du masculin.

Entre le père criminel ou jouisseur, entre le père séducteur ou interdicteur, le « père mort » fait signe dans la mélancolie des fils et des filles. Il survit dans leurs égarements et leur narcissisme effréné. Il force à l'exil du sol maternel. Il pousse à la quête d'un symbole, d'un nom qui autorise un sexuel hors de la mère, un sexuel hors de tout doute incestueux. Mais est-ce possible ? Dans

2. P.C. Racamier, *L'inceste et l'incestuel*, Paris, Les éditions du Collège, 1995.

« De l'emprise du narcissisme au refus du sexuel », Claudette Lafond étudie la place du père dans la clinique actuelle. Comme le sexuel, le père n'est-il pas évacué au profit du maternel et du narcissisme, demande-t-elle ? Or, la figure du père introduit le sujet à l'œdipe et au sexuel, à un autre reconnu dans son altérité radicale, ce qui implique la perte de l'illusion fusionnelle, de l'idéalisation de soi et de l'objet primaire. Le refus du sexuel, ou sa censure, aurait pour effet de maintenir le sujet dans le registre narcissique où se redouble la figure de l'Un. Le transfert peut s'y cantonner avec la complicité inconsciente du thérapeute qui éternise ainsi l'analyse, nous prévient-elle. Preuve s'il en est que la résistance au sexuel – à la division, à la section – chez le patient ne va pas sans celle de l'analyste !

Alors que Claudette Lafond qualifiait l'objet primaire de maternel, Guy Roger l'associe au « père de la préhistoire personnelle », père mythique réapparaissant sous les traits du Surmoi féroce. Dans « Mélancolie, agir pervers et complexe paternel », il se demande comment il faut entendre un agir pervers dans la cure de deux patients au surmoi mélancolique. Il y voit le symptôme de la survivance psychique du père préhistorique dont le deuil est impossible. L'identification narcissique attirerait le sujet aux confins de la mort et de la perversion, en ces régions archaïques où le sentiment inconscient de culpabilité emprunte des déguisements pervers et des gestes suicidaires. L'autopunition recouvre et découvre une toute-puissance illusoire qui se réactive *via* le transfert. Seul le père œdipien peut faire barrage au narcissisme mortifère enraciné à la figure du père préhistorique, écrit Guy Roger, argument qu'il développe à travers deux récits cliniques d'une forte intensité dramatique.

Cléopâtre Popesco, dans un développement essentiellement clinique, inspiré de Melanie Klein, s'intéresse au « père interne », c'est-à-dire au pénis paternel contenu dans la mère et réapproprié par l'enfant. Dans « Le concept de père interne », elle déploie, *via* une vignette clinique, les mouvements psychiques de l'image paternelle, depuis l'objet maternel jusqu'à son incorporation dans le Moi primitif. L'objet « père » est donc déposé au compte de la mère, il fait couple avec elle dans la scène primitive (celle des parents combinés) dans la construction du monde imaginaire (sexualisé) de l'enfant. Il y aurait d'abord une sorte d'identité illusoire des mondes imaginaires de la mère et de l'enfant avant que la position dépressive ne transforme l'objet paternel tout-puissant – et ici elle rejoint Guy Roger – en objet régulateur des rapports entre le moi et l'objet maternel. Celui-ci coïncide avec cette dimension tierce dont on retrouve le prototype dans la notion freudienne de surmoi.

La plupart des psychanalystes déplorent ce qu'ils appellent un « déclin du père ». Ils s'entendent sur la nécessité de l'instauration du père dans la psyché individuelle ou dans l'imaginaire collectif. Cependant, ils diffèrent quant à l'analyse des causes des transformations et fragilisations de la fonction du tiers symbolique impartie au père. Françoise Hurstel dans « Les fractures historiques de la paternité » énumère trois lignes de ruptures dans le champ de la paternité : la première émane d'une passation de pouvoir du père aux deux parents, la seconde est celle de la déconnexion des faisceaux culturels et institutionnels suite à l'introduction des sciences biologiques dans la procréation, la troisième concerne la multiplication des formes de la famille, au sens où la paternité ne repose plus sur l'institution mais « sur la volonté individuelle ».

Rupture ! N'est-ce pas l'expérience vécue par les réfugiés et immigrants qui perdent leurs repères et se trouvent confrontés à « la vacance du père » chez le fils et au « déclin du père » dans le père lui-même ? Bertrand Piret témoigne d'une clinique transculturelle dans « Exil, migration et confusion généalogique ». Son hypothèse est que certains facteurs liés à l'exil et à l'immigration, facteurs conjugués à des problématiques personnelles et familiales induisent des effets de confusion généalogique. Ce qu'il appelle « la vacance du père » s'entend comme le défaut de mise en place de représentations de l'interdit de l'inceste avec la mère et une déconnexion du lien entre le « vrai père » et les garants traditionnels de la fonction paternelle. Par ailleurs, le « déclin du père » pour le fils marque une impossibilité transmise de faire le deuil du lieu perdu, de ce lieu dont le fils cherche la trace dans le retour aux traditions et à la religion par exemple. Des exemples cliniques émaillent le propos et illustrent ces drames de la non transmission de la Loi des pères ancestraux.

Chantal Saint-Jarre, dans son compte rendu de lecture intitulé « Au-delà du silence » de Jean-Paul Roger, interroge le rapport du sujet à la vérité de sa jouissance. Comment il s'y perd et comment il en émerge *via* l'écriture. C'est le récit-témoignage des viols répétitifs d'un garçon par son père dans des lieux d'aisance. Le pire est qu'il en jouit malgré lui et avec lui, qu'il ne peut résister à « l'insoutenable d'une jouissance subie, voulue », avilissante. Dans cette « littérature de l'extrême », Chantal Saint-Jarre décèle l'aveu d'un consentement inouï à cette jouissance (né)faste, infinie et odieuse du fils. L'écriture permettra au sujet de rompre avec cette jouissance, de la soumettre au langage et d'en commencer le deuil. Il pourra enfin paraître ailleurs et autrement que dans l'orbe du « père jouisseur ».

Impossible d'être sans père, peut-on conclure ! La figure paternelle se rencontre au point de rupture d'avec le continuum primitif, à la naissance du sexuel et du langage, comme pouvoir de métaphorisation du désir et du sexe. Annoncé par le phallus, qui en est l'insigne, il advient dans l'imaginaire au carrefour des identifications œdipiennes pour structurer le désir sexuel et le choix d'objet. Et quand on le perd, c'est pour en garder la trace grâce à un nom gravé dans la chair vive de l'inconscient. Ainsi, ouvrant des voies nouvelles pour le désir et la pensée, le père ne cesse de donner à penser...